

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Miketz



Au Puits de La Paracha

Vaygache

« D. m'a fait (...) » : tout est entre les mains du Ciel

« Hâtez-vous, retournez chez mon père et dites-lui : "Ainsi parle ton fils Yossef. : D. m'a fait le maître de toute l'Egypte (...)." Ils arrivèrent dans le pays de Canaan chez Yaakov leur père. Ils lui apprirent que Yossef vivait encore et qu'il gouvernait tout le pays d'Egypte. Mais son cœur restait froid parce qu'il ne les croyait pas. Alors, ils lui repèrent toutes les paroles que Yossef leur avait adressées (...) et la vie revint au cœur de Yaakov leur père. » (45, 9-27)

A priori, cela demande explication : pourquoi Yaakov ne les crut-il pas au début et les crut-il à la fin ?

Certains commentateurs l'expliquent en faisant remarquer que, dans ces versets, Yossef lui-même attribua toute sa grandeur uniquement au Créateur du monde, comme il le dit : « D. m'a fait le maître de toute l'Egypte ». Cependant, ses frères, eux, vinrent dire à Yaakov : « qu'il gouvernait tout le pays d'Egypte ». En entendant cela, « son cœur resta froid parce qu'il ne les crut pas ». Il ne crut pas, en effet, que le "gouverneur" qu'ils avaient rencontré puisse être Yossef, car Yossef n'aurait jamais fait dépendre sa grandeur de lui-même en disant qu'il était le gouverneur et le maître. Néanmoins, une fois que les frères lui « répétèrent toutes les paroles que Yossef leur avait adressées » (« D. m'a fait le maître de toute l'Egypte »), seulement alors « la vie revint au cœur de Yaakov leur père ». Car grâce à de telles paroles de Emouna, il se rendit à l'évidence que Yossef était effectivement vivant et que sa foi était demeurée intègre.

Et cela constitue le fondement de la Emouna, à savoir que "tout vient du Ciel", et loin de nous d'attribuer la réussite de nos entreprises à "la force de notre poignet". Toute l'abondance dont nous bénéficions et tout ce qui nous arrive est tel que cela a été

décrété dans le Ciel, et nous ne sommes nullement en mesure d'y changer quoi que ce soit.

On voit, dans notre Paracha, que Yossef prépara ses frères à leur rencontre avec Pharaon en leur disant : « Voici que lorsque Pharaon vous demandera : 'Quelles sont vos occupations ?' Vous lui direz : 'Tes serviteurs se sont adonnés au bétail depuis leur jeunesse jusqu'à présent, et nous et nos pères.' » (46, 33-34) Un des grands Rabbanim de notre époque explique ces versets à partir d'une scène qui se déroula au temps du Beth Halévi :

Ce dernier rencontra un jour un de ses anciens élèves et lui demanda : « Quelles sont tes occupations et que fais-tu aujourd'hui ?

- Je m'occupe de la fabrication du sucre, lui répondit le disciple, en association avec mon beau-frère.

- De quoi t'occupes-tu ?, demanda à nouveau le Beth Halévi.

- Je suis dans la fabrication du sucre, » répéta le disciple.

Après que cet échange se fut répété une troisième fois, le Beth Halévi dit à son ancien disciple :

« Tu penses que j'ai un défaut de compréhension, mais en réalité, c'est toi qui ne comprends pas ma question. Si je t'avais demandé ce que le **Saint-Béni-Soit-Il fait pour toi**, tu aurais certes dû me répondre en me racontant ce qui concerne ta subsistance qui provient du Ciel. Mais je t'ai demandé ce que tu fais. Dès lors, tu dois me parler de ta Crainte du Ciel, puisque 'Hazal enseignent : "Tout est entre les mains du Ciel sauf la crainte du Ciel !" (Brakhot 33b) »

C'est aussi dans ce sens que l'on peut comprendre ce que Yossef dit à ses frères : « Lorsque Pharaon vous demandera : 'Quelles sont



vos occupations ?' » : Yossef craignait, en effet, que si Pharaon leur posait cette question, chacun répondrait en décrivant le niveau de Torah et de service Divin auquel il était parvenu (comme dans l'anecdote précédente, car c'est seulement cela qui est considéré comme ce qu'un homme **fait**, le reste étant ce qu'Hachem fait pour lui). C'est pour cela qu'il les prévint de répondre seulement : « *Tes serviteurs se sont adonnés au bétail depuis leur jeunesse* », car Pharaon est incapable de comprendre ce sujet, et toute sa question ne concernait que leurs occupations matérielles.

Malgré tout, lorsqu'ils répondirent de la sorte à Pharaon, ce dernier sentit que cette réponse était préfabriquée, telle qu'ils en avaient eu l'ordre. Il en fut de même lorsque Yaakov se lamenta devant le souverain du niveau de son service Divin en lui disant : « *Il a été court et malheureux le temps des années de ma vie et il ne vaut pas celui des années de la vie de mes pères (...)* » (Pharaon comprit que cette réponse ne lui était pas destinée, n.d.t.) Il répondit sur le champ à Yossef : « *Ton père et tes frères sont venus **auprès de toi*** » (47,5), et non "auprès de moi", voulant ainsi signifier : "je ne les ai pas compris et eux ne m'ont pas compris".

La Torah fait part dans notre Paracha (45, 24) de la recommandation que fit Yossef à ses frères lorsqu'ils durent retourner en Eretz Israël : « *Ne vous emportez pas en chemin* », et Rachi d'expliquer : "Ne marchez pas à grands pas." Le Beth Israël, au nom de son père, le Imré Emet, fait remarquer que Yossef lui-même enjoignit ses frères de se dépêcher lorsqu'il leur dit (verset 9) : « *Hâtez-vous de retourner chez mon père* », car par respect pour leur père, il leur incombait de regagner au plus vite la maison paternelle afin de lui annoncer que Yossef était encore vivant et qu'il régnait sur toute l'Égypte (comme l'explique le Sforno : "Hâtez-vous, afin qu'il ne s'afflige pas davantage"). Cependant, il leur recommanda en même temps que cette hâte ne s'effectue pas sans mesure, ni dans la confusion, car, leur dit-il, cela ne servirait à rien d'anticiper, ne fût-ce d'un instant, cette annonce, avant le moment où elle devait être faite. Car la souffrance et la peine subies (par

Yaakov) avaient été scrupuleusement décidées dans le Ciel, ainsi que le moment où elles devaient commencer et celui où elles devaient disparaître. Dès lors, il ne servait à rien que les frères "marchent à grands pas" pour aller annoncer la nouvelle à leur père. Car s'ils se hâtaient outre-mesure, ils rencontreraient en contrepartie toutes sortes d'obstacles. Ce récit nous montre et nous enseigne ce que doit être la Hichtadloute, les efforts personnels, d'un homme : certes, il lui incombe de faire de son mieux pour obtenir sa subsistance et pourvoir à tous ses besoins, mais il ne devra pas, en revanche, accomplir cette Hichtadloute sans mesure (qualitative ou quantitative).

Le Beth Israël ajouta à cet enseignement l'histoire suivante entendue de la bouche du 'Hassid Rabbi Ben Tsion Astraver qui en fut lui-même témoin :

Un jour que les 'Hassidim étaient assis à étudier au Beth Hamidrach de Kotsk comme à leur habitude, le "Saraf" ouvrit soudain la porte et annonça à ses disciples : « Bèrké a besoin de miséricorde Divine ! » Bèrké était le mari de la célèbre Tarmèle, une femme très riche qui avait soutenu financièrement nombre de grands Tsadikim de Pologne, parmi lesquels Rabbi Boname de Perchis'ha.

A ces mots, les 'Hassidim louèrent sur le champ les services d'un charretier et prirent en toute hâte la route pour Varsovie, afin de demander au 'Hidouché Harim et à d'autres grands Tsadikim qu'ils sollicitent par leurs prières la miséricorde Divine en faveur du malade.

Néanmoins, ils ne furent pas plutôt sortis de la ville que l'une des roues de la charrette se cassa. Ils ne se découragèrent pas et se dirent que ce n'était là qu'une entrave et une épreuve de plus, voulues par le Ciel. Ils réparèrent donc la roue et poursuivirent leur chemin. Puis, ce fut un des chevaux qui tomba, mort, au beau milieu de la route. Les 'Hassidim ne renoncèrent pas pour autant à leur mission. Mais, finalement, ils durent interrompre leur course en arrivant à Sakvanovitch car l'un des membres du



groupe tomba grièvement malade. Ils firent halte à cet endroit le temps qu'il fallut pour qu'il se rétablisse et retrouve suffisamment de forces pour voyager. Quelques jours plus tard, ils purent poursuivre leur itinéraire. Malheureusement, lorsqu'ils parvinrent près de Praga, dans les faubourgs de Varsovie, ils comprirent qu'ils étaient arrivés trop tard : les habitants de la ville revenaient de l'enterrement de Bèrké.

Rav Ben Tsion déclara plus tard qu'après tous ces événements, on disait à Kotsk :

« Nous fumes alors témoins d'un grand prodige et de l'esprit saint du Rabbi qui avait vu juste en affirmant que Bèrké était tombé malade et qu'il avait grand besoin de miséricorde Divine. Mais nous fumes témoins d'un plus grand miracle encore, en ce sens qu'Hachem nous montra que s'il en avait été ainsi décrété, même le plus grand Rav du monde pouvait remuer Ciel et terre pour sa guérison sans aucun résultat ! »

Le remède aux souffrances : les accepter avec amour, convaincu que tout est pour le bien

« *Ils vinrent en Egypte, Yaakov et toute sa descendance avec lui. Ses fils et les fils de ses fils avec lui, ses filles et les filles de ses fils, et toute sa descendance, il les amena avec lui en Egypte.* » (46, 6-7)

Le Or Ha'haïm fait remarquer que l'expression 'avec lui' fait une séparation entre les fils et les filles : « Car, écrit-il, parmi ceux qui descendirent (en Egypte), certains vinrent de leur propre gré en acceptant pleinement le décret Divin, et certains eurent tendance à empêcher leur descente dans le creuset de fer (de l'exil). »

La Torah souligne que ceux qui partirent de plein gré payer la dette de l'exil furent les fils et les fils des fils. Ceux-là (les mâles) n'eurent pas besoin d'être "amenés", mais ils vinrent d'eux-mêmes « **avec lui** », en suivant son exemple : de même que Yaakov descendit en Egypte dès qu'il en reçut l'ordre sans émettre ni doute ni question, eux aussi

suivirent la même conduite. Les filles, en revanche, « *il les amena avec lui en Egypte* » (car elles n'acceptèrent pas avec amour le décret d'exil en Egypte).

Pour cette raison, poursuit le Or Ha'haïm, le Saint-Béni-Soit-Il attendit pour commencer l'asservissement de l'Egypte la mort de tous les **fils** de Yaakov, mais n'attendit pas la mort des filles. Car la Guemara (Brakhot 62a) enseigne que « le remède aux souffrances est de les accepter », à savoir que l'acceptation des épreuves avec amour et joie est un remède qui les guérit. Dès lors, du fait que les fils de Yaakov acceptèrent ce décret avec amour, la souffrance de la servitude leur fut épargnée, à la différence de Yokhéved (la mère de Moché) et de Séra'h (la fille de Acher) dont on n'attendit pas qu'elles meurent avant de commencer l'asservissement des Bné Israël. Celles-ci comptèrent, en effet, parmi ceux qui descendirent en Egypte contre leur gré sans accepter le joug de la servitude.

Ce commentaire nous apprend le devoir d'accepter dans la joie et l'amour tout ce qui nous arrive, en sachant que tout est pesé et calculé d'En-Haut. De la sorte, nous accomplissons les termes de l'enseignement de nos Sages : « Le remède aux souffrances est de les accepter » et mériterons d'en être soulagé et délivré et de voir la réussite dans toutes nos entreprises.

Le Sefat Emet exprime la même idée, à propos du verset de notre Paracha : « *Yéhouda s'approcha de lui (Yossef) et lui dit 'de grâce mon seigneur' (...).* » (44, 18) Les commentateurs s'interrogent, en effet, sur le bien-fondé des arguments que Yéhouda avança à Yossef (« *Mon serviteur demanda à ses serviteurs (...)* », et, en effet, les versets qui suivent). Ils ne contiennent, en effet, aucun élément nouveau en plus que tous ceux qui avaient déjà été exposés à la fin de Parachat Mikets. Dès lors, pourquoi Yéhouda pensa-t-il qu'il réussirait par cela à éveiller la compassion de Yossef envers ses frères ? En outre, demandent-ils, qu'est-ce qui provoqua effectivement le



changement d'attitude de Yossef au point qu'il ne puisse plus se retenir ?

Il est vrai, explique le Sefat Emet, que Yéhoua ne vint rien innover à Yossef. Seulement, depuis leur arrivée en Egypte, il mit de l'ordre dans ses idées pour lui-même, afin de bien voir leur enchaînement et enraciner en son cœur que tout s'était déroulé selon la volonté d'Hachem. Il accepta avec joie Ses décisions, car si telle était Sa volonté, cela signifiait que c'était la meilleure des choses qui pouvait arriver. Et de fait, dès qu'il intégra cette idée, la rigueur Divine disparut et put laisser place à l'éclosion de la délivrance. « Et cela constitue, écrit-il, un conseil valable pour chaque juif se trouvant dans une situation où la face Divine est voilée : qu'il annule sa propre volonté devant celle de D. tout en restant convaincu que, même au milieu de l'obscurité, la volonté vivante d'Hachem est encore présente.

Le Rabbi de Lekhvitch expliqua de manière allusive à ce sujet la Michna (Brakhot 40 a) : « Sur tout, s'il a prononcé la bénédiction Chéakol Niya Bidvaro (qui a tout créé par sa parole), il est quitte » : celui qui dit à propos de tout ce qui lui arrive (même ce qui lui semble être un malheur), « tout est le fait de la parole Divine » est acquitté par cela de toutes les épreuves.

Le Nétivot Chalom raconta que dans sa jeunesse, pendant la première guerre mondiale, des soldats de l'armée allemande firent soudain irruption dans la maison de son père, Rabbi Moché Avraham Barzovski, à Baranovitch, et ordonnèrent à toute la famille de se tenir debout la face tournée vers le mur afin d'être fusillés.

Rabbi Moché Avraham demanda à son fils Na'houm Zéev de lui apporter un verre d'eau. Le père prit alors le verre et prononça la bénédiction Chéakol Niya Bidvaro ('qui a tout créé par sa parole') et, au même moment, la rumeur se fit entendre dehors que l'armée ennemie russe avait pénétré dans la ville. Les soldats allemands sortirent de la maison pour les combattre et furent faits prisonniers.

Tous tournèrent alors leur regard vers leur père lui attribuant ce prodige.

« Pas le moins du monde, déclara Rabbi Moché Avraham, mais j'ai hérité d'une coutume ancestrale selon laquelle celui qui prononce la bénédiction 'Chéakol Niya Bidvaro' avec une foi intègre dans le Créateur, bénéficie d'un adoucissement de la Midate Hadin (la mesure de rigueur) ! »

« Il s'approcha de lui » : la prière, réveiller le cœur et le sentiment de proximité avec Hachem

« Yéhoua s'approcha de lui » (44, 18)

« Rabbi Yéhoua dit : il s'approcha pour combattre ; Rabbi Né'hémia dit : il s'approcha pour l'amadouer ; Rabbénou dit : il s'approcha **pour prier**. » (Midrach Rabba 93, 6)

Les livres saints expliquent que ces versets comportent un enseignement sur la prière.

Le Tiférète Chlomo écrit, par exemple, que la Torah nous indique par allusion la manière dont un homme doit aborder la prière : il devra se tenir devant Hachem avec humilité et penser en son cœur ce que Yéhoua exprima à Yossef (à la fin de la Parachat Mikets) :

« Yéhoua (lui) dit : 'Que devons-nous à mon seigneur ? Comment parler, et comment nous justifier ? Le Tout-Puissant a su attendre l'iniquité de tes serviteurs.' » (44, 16)

Le Maguid de Douvno explique cette conduite par la parabole suivante (Michlé Yaakov, 67) :

Réouven était redevable d'une grosse somme d'argent à Chimone, et ce dernier l'assigna en justice. Les amis de Réouven lui donnèrent ce conseil : « Tu n'as d'autre solution que de t'adresser au juge en lui jurant que tu n'as pas de quoi payer cette dette. Peut-être pourras-tu ainsi éveiller sa compassion. » Suivant leur conseil, Réouven alla se procurer de somptueux habits et un



splendide carrosse afin de se rendre sur les lieux du procès.

« Insensé, lui dirent ses conseillers, comment pourras-tu avoir l'audace de déclarer que tu n'as pas de quoi payer alors que tu te présentes dans un tel appareil ! Sache que les vêtements luxueux dont tu es vêtu et ce carrosse prouvent plus que cent témoins la fausseté de tes paroles, et le juge ne prêtera même pas l'oreille à ce que tu diras. Tu n'as d'autre alternative que de te vêtir de vieux haillons comme un vulgaire indigent, et de voyager sur un cheval tout maigre comme les pauvres. C'est seulement alors que l'on portera foi à ce que tu prétends de ne pas avoir de quoi payer cette grosse dette. »

La morale est évidente : combien sommes-nous redevables au Roi du monde ! En revanche nous n'avons aucun argument pour notre défense. Notre seule chance est qu'Il considère notre situation misérable qui nous empêche de Le servir comme il se devrait. C'est pourquoi, en nous tenant devant Lui pour prier, il nous incombe de nous soumettre avec un cœur contrit et brisé qui témoigne de notre indigence spirituelle. C'est ce que veulent dire nos Sages lorsqu'ils enseignent (Brakhot 10b) : « Un homme ne se tiendra pas debout pour prier ni sur une chaise ni sur un tabouret ni dans aucun endroit bas et c'est ainsi qu'il priera, parce qu'il n'y a pas de place pour l'orgueil devant D. » Il est en effet impossible d'éveiller la miséricorde Divine et d'espérer que les prières soient exaucées sans se soumettre et s'incliner devant Hachem.

Le Rokéa'h (Hilkhot Téfila 322) rapporte qu'une personne qui prie doit fixer ses yeux vers le bas et élever son cœur vers le haut. « Lorsqu'elle désirera prier, écrit-il, une personne devra faire trois pas en avant, car il est écrit trois fois 'il s'approcha', au sujet de la prière : "Avraham s'approcha", "Yéhouda s'approcha", "Eliahou s'approcha". Nous apprenons ainsi de ces versets trois sortes d'approches de la prière. »

A priori, cette déclaration demande explication : de quoi traite l'expression « il s'approcha » au sujet d'Avraham et d'Eliahou ? Concernant Yéhouda, on comprend qu'il se tenait à une certaine distance de Yossef et que, lorsqu'il désira lui parler, il dut se présenter devant lui et se rapprocher. Mais comment l'expliquer au sujet d'Avraham Avinou et du prophète Eliahou qui s'apprêtaient alors à prier devant le Maître du monde ? Le Saint-Béni-Soit-Il ne remplit-Il pas toute la terre de Sa gloire sans qu'aucun lieu ne soit vide de Sa présence ?

Où devaient-ils alors s'approcher ?

Les Tsadikim expliquent que la définition du terme "s'approcher" est 'quitter un certain endroit pour gagner un autre endroit semblable'. Le "rapprochement" dont il est question ici n'est pas un déplacement physique. Il décrit l'intention d'un homme qui s'apprête à prier et à parler avec Hachem, et qui ne devra pas demeurer dans le même état d'esprit mais devra réveiller en lui-même la conscience et le sentiment qu'il se rapproche d'Hachem et qu'il Lui parle. Pour cette raison, il fait, à ce moment-là, trois pas en avant afin d'ancrer dans son cœur cette réalité.

C'est ce que l'on apprend d'Avraham et d'Eliahou, qui étaient déjà en permanence proches d'Hachem, brûlant de dévotion, et malgré tout, lorsqu'ils s'apprêtaient à prier, ils ne manquaient pas de réveiller cet élan en y joignant un acte de rapprochement afin de se sentir encore plus près d'Hachem.

« La vie revint au cœur (...) » : vivre avec un but élevé

« Il vit les charrettes que Yossef avait envoyées pour l'emmener et la vie revint au cœur de Yaakov leur père » (45, 27)

Voici ce qu'écrit le Maané Sim'ha (Mattersdorf) en le faisant précéder d'un commentaire de son aïeul, le 'Hatam Sofer, à propos du verset des Téhilim (12, 9) : « Les méchants vont en tournant » : toutes les actions des méchants et toute leur existence tournent



en permanence autour d'un axe unique : ils mangent et boivent pour engraisser leur corps pour avoir la force de s'occuper de leur commerce afin d'augmenter leur richesse. Et quel est le but de cette richesse ? De leur permettre de se délecter des plaisirs réservés aux princes. Et cela dans quel but ? Afin d'avoir des forces pour travailler et ainsi de suite durant toute leur vie.

En revanche, le Tsadik mange à satiété afin de s'adonner à l'étude de la Torah et avoir l'esprit libre pour étudier. Il fait du commerce afin de pouvoir prodiguer du bien autour de lui et d'éduquer ses enfants dans la Torah. Il en résulte que toutes ses actions sont dirigées vers un but élevé.

Yossef Hatsadik envoya à son père des charrettes qui faisaient allusion à la loi de la génisse dont on brisait le cou lorsque l'on trouvait un cadavre à proximité d'une ville (le dernier sujet que Yossef étudia avec Yaakov avant

leur séparation, cf. Rachi). Cette loi porte le nom de עגלה ערופה (le mot עגלה, la génisse, est l'homonyme du mot charrette, ponctué différemment). Yossef, explique le Maané Sim'ha, désirait également faire allusion avec la עגלה ערופה au mot עגול, un cercle, pour suggérer que celui qui vit une existence 'circulaire', qui tourne constamment autour du même axe, sans jamais atteindre de but, vit une existence répréhensible qui "brise la nuque" de l'homme, à l'inverse de celle du Tsadik qui est constamment tournée vers la recherche de la vérité. Yossef désirait ainsi évoquer à Yaakov le fait qu'il était encore 'vivant' et qu'il était demeuré Tsadik, car depuis qu'ils s'étaient quittés, il n'avait cessé de s'adonner à l'étude de la עגלה ערופה (et à ce qu'elle symbolise, n.d.t.). Il ne s'était jamais écarté du véritable but de l'existence ni n'avait jamais suivi l'exemple du méchant qui tourne en rond aveuglément dans une vie sans but.

